

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. III.

NEW-YORK, MERCREDI, 20 OCTOBRE 1830.

NO. 68

FRANCE.

PARIS, 19 août.

Une ordonnance royale du 16 août supprime le corps de la gendarmerie de Paris, et crée à sa place une garde municipale chargée du service de garde et de police de la capitale. Elle se composera de 1443 hommes officiers et soldats, dont 400 de cavalerie. Pour la première formation seulement des hommes de la garde nationale de Paris pourront être reçus sans justifier de services militaires antérieurs.

A l'ordonnance est annexé un tarif de la solde des officiers et des soldats. Le colonel touchera 15,000 fr. et les soldats 729 fr. 35 c.

L'infanterie portera le schako et la cavalerie le casque.

M. Viennet a déposé sur le bureau du président de la chambre des députés la pétition d'un officier qui demande que les cendres de Napoléon soient rapportées en France; et celle d'un ancien magistrat qui tend à faire déclarer l'incompatibilité des fonctions ecclésiastiques avec les fonctions civiles et politiques.

22 août.

Le colonel Simon-Lorrière vient d'être nommé chef d'état-major de la 15e division militaire, qui a son siège à Dijon.

Le 7 de ce mois un navire revenant de la pêche, arrive en rade de Dunkerque; le capitaine, étonné à la vue du drapeau tricolore qui flottait sur le port, se tourne vers un de ses matelots, en s'écriant: *Ne te l'ai-je pas toujours dit, Jean, qu'il n'était pas mort.* Le brave homme songeait à Napoléon.

Le Roi a nommé grands-croix de l'ordre de la Légion-d'Honneur MM. les lieutenants-généraux comte de Lobau, baron Lamarque, comte Pajol et comte Excelmans.

23 août.

« Quelques troubles ont eu lieu à Alby dans la nuit du 15 au 16 de ce mois. Vers la chute du jour des groupes, inoffensifs d'abord, se formèrent en parcourant les rues; mais à huit heures les cris: *chez le receveur-général! à la Minoterie!* se firent entendre. Il était évident dès lors que le pillage était le but de ces rassemblements. Notre cité qui quoiqu'il en soit un assez fort octroi, manque de réverbères, car il a fallu subvenir à des réparations fort dispendieuses d'églises et de couvents. Tous les bons citoyens s'empressèrent d'éclairer le devant de leurs maisons, plusieurs prirent les armes et se portèrent en hâte vers les points menacés. La Minoterie est située au bout d'un passage long, étroit et obscur; là s'établit un combat où quelques provinciaux furent blessés. Les pillards étaient déjà maîtres de l'établissement: le brave capitaine Bruel parvint à les débusquer; mais bientôt lui-même eut à soutenir un siège. Le sergent du recrutement, malgré les blessures qu'il a reçues, se précipita alors dans le Tarn, le traverse à la nage et va solliciter du renfort. A minuit tout était rentré dans l'ordre.

Vingt individus soupçonnés d'avoir pris part à cette agression sont déjà entre les mains de la justice. Une prompte et convenable organisation de la garde nationale eût prévenu de tels désordres. Ils fournissent du moins à l'autorité une bonne occasion pour retirer leurs armes à ce qui reste de vandales et de voligeurs, et les placer entre les mains des citoyens intéressés au maintien de la paix publique. C'est ce dont on s'occupe avec beaucoup d'activité.

Le 16, Louis-Philippe a été solennellement proclamé par le préfet au milieu d'une population pleine d'enthousiasme: car en dépit de fâcheux préjugés, l'immense majorité dans ce département est acquise aux idées libérales. »

(Moniteur.)

Des lettres particulières nous assurent que le préfet n'était point présent, comme le dit ici le *Moniteur*, à la proclamation de Louis-Philippe. La conduite de ce magistrat est bien loin d'être approuvée par les habitants du département; et si nous sommes bien informés ils se proposent d'adresser bientôt leur réclamation au gouvernement.

Des troubles assez graves ont également eu lieu à Nîmes. On n'a pas encore de détails sur ces événements. Seulement le *Journal du Gard* publie deux arrêtés du nouveau préfet pour la répression des désordres. Le dernier est daté du 16 août.

Au moment où l'on songe de toutes parts à réparer les injustices et les crimes de la restauration, quelques citoyens de Metz ont pensé que la nation ne devait point oublier la mémoire de Ney. Voici la pétition qu'ils vont adresser à la chambre des députés:

« L'un des plus grands capitaines d'un siècle si fertile en héros a été immolé au mépris de la capitulation de Paris, et la France ignore encore où reposent les cendres de cette illustre victime du parti antinational. Le pouvoir, appelant à la pitié le fils aîné du maréchal Ney, fera sans doute ce qui dépend de lui pour réparer cette grande injustice; mais la nation entière voudra concourir à cette réparation, et il appartient au département qui s'honore de l'avoir vu naître d'en prendre l'initiative.

Nous demandons qu'il soit ordonné par une loi,
1° Que les cendres du maréchal Ney soient transférées au Panthéon;
2° Qu'il lui soit élevé un monument aux frais du trésor public;
3° Qu'une consécration nationale soit offerte à sa veuve et à ses enfants.

Cette adresse, à laquelle MM. Marchant, conseiller de préfecture délégué, et Em. Bouchotte, maire, se sont empressés d'apposer leur signature, est déposée à l'Hôtel-de-Ville, où tous les citoyens sont invités à aller la signer.

Metz, le 20 août 1830.

(Courrier de la Moselle.)

TROUBLES DE NISMES ET D'ALBY.

Des désordres fort graves ont éclaté à Nîmes le 16 de ce mois. Un grand nombre de personnes ont été blessées, deux autres ont été tuées. Voici des extraits de lettres écrites de Nîmes qui montrent qu'il est urgent de prendre les mesures les plus énergiques pour empêcher le renouvellement de scènes semblables:

NISMES, 17 août. — On avait annoncé, dans la journée du samedi, que le roi des Français serait proclamé ici le lendemain. M. le maire avait invité les pompiers à se rendre à la cérémonie. Dans la soirée, M. de Lascours arriva. Le dimanche, à neuf heures, toutes les troupes se rendirent à l'Hôtel-de-Ville. Les pompiers s'y présentèrent avec leur fleur-de-lys et leur shako sans cocard. M. de Lascours, s'adressant à leur chef, déclara qu'ils ne pouvaient assister à la proclamation sans arborer les couleurs nationales; et, après une vive réprimande, il leur ordonna

de se retirer. La proclamation du nouveau roi se fit dans le plus grand ordre, et jusqu'à quatre heures après-midi tout fut calme.

Mais alors des groupes se formèrent autour du théâtre. Des forcenés assaillirent à coups de pierres les personnes qui portaient la cocarde tricolore, et quelques-uns se jetaient sur elles pour arracher ce signe national. Plusieurs citoyens furent grièvement maltraités, entre autres le garçon du café de la Bourse qui, en passant près des casernes, fut violemment attaqué, et eut le visage meurtri de mille coups. Le soir la ville était illuminée, et le calme paraissait rétabli, lorsque des rassemblements plus considérables se formèrent près des casernes. Les hommes qui les composaient enlevaient la cocarde tricolore à tous les passants. Bientôt un nombre assez considérable de patriotes s'avancèrent du même côté; un choc eut lieu; plusieurs citoyens furent blessés de coups de couteau.

Le lendemain, les autorités invitèrent les différents cercles à se réunir à la mairie, pour aviser aux moyens de rétablir la tranquillité. Dans cette assemblée, M. Isnard pérorait d'un complot tout près d'éclater. On devait, dit-on, se réunir au bruit du tocsin, désarmer les Suisses et assassiner le maire et M. de Lascours. Les autorités prirent à l'instant les mesures nécessaires pour déjouer ces projets: on plaça des troupes dans le clocher, on coupa les cordes des cloches, et on arrêta quelques habitants fameux par leurs excès en 1815.

Alors les hommes rassemblés près des casernes redoublèrent de violence; ils s'armèrent tous de pierres, et s'avancèrent en criant: Les Bourbons ou la mort! M. de Lascours, qui a toujours montré une activité étonnante, fut un moment entouré par ces furieux. Heureusement, une patrouille de chasseurs à cheval arriva fort à propos pour le dégager. On mit toutes les troupes sous les armes et on parvint à obtenir un peu de calme. M. de Lascours envoya une estafette à Montpellier pour demander des troupes. Le 36e vint d'arriver; nous voilà tranquilles: nous avons des troupes françaises.

Notre préfet est arrivé hier matin. Quand on apprit son nom et qu'on sut qu'il était parent de M. Surville, on fut surpris et affligé.

Une autre lettre de Nîmes, écrite le 17 août, contient les détails suivants:

« Des scènes affreuses ont eu lieu dans notre ville; des assassinats ont été commis à la face du ciel, et c'est quelques jours après que la concorde et l'union avaient été jurées. On ne peut attribuer ces horribles désordres qu'à la faction qui a été si héroïquement vaincue à Paris. Elle a compté opérer ici une diversion en faveur de Charles X. Déjà à Lyon des caisses de fusils et de poignards, se dirigeant sur Paris, ont été arrêtées. Un malheureux jeune homme a été poignardé il y a deux jours; au moment où l'infortuné s'efforçait de séparer des combattants. Nous espérons que l'ordre sera rétabli, grâce aux mesures énergiques prises par notre brave député le général Lascours, commandant notre garnison, qui vient d'être renforcée. »

(Le Globe.)

LOUIS-PHILIPPE, roi des Français,

— Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

M. Bérard, membre de la chambre des députés, est nommé directeur général des ponts-et-chaussées et des mines.

— Nous avons ordonné et ordonnons:

Le lieutenant-général Mathieu Dumas est nommé inspecteur-général des gardes nationales du royaume.

— M. le baron Séguier, pair de France, est nommé vice-président de la chambre des pairs.

— Art. 1r. Sont nommés membres de la commission chargée de préparer un projet de loi sur les conditions et les formes d'après lesquelles les honneurs du Panthéon pourront être décernés aux grands hommes qui auront bien mérité de la patrie:

MM. Le lieutenant-général Lafayette; commandant général des gardes nationales du royaume;

Le maréchal comte Jourdan, membre de la chambre des pairs;

Le colonel Jacqueminot, membre de la chambre des députés;

De Schonen, membre de la chambre des députés;

Béranger.

— Les souscriptions d'Angleterre sont beaucoup moins élevées qu'on ne l'avait dit. Les cinq millions qu'on prétendait avoir été reçus par M. Lafitte se réduisent à une cinquantaine de mille francs.

— On lit dans le *Mémorial bordelais* du 26:

Hier, dans la journée, des placards imprimés et signés par une douzaine de personnes contenaient l'invitation faite aux bons citoyens de se rendre à six heures du soir sur la place de la Comédie, avec un crêpe noir au bras, afin d'aller placer deux drapeaux tricolores sur la tombe des frères Faucher, condamnés à mort en 1815 par un conseil de guerre.

A six heures, une réunion de plus de six cents personnes, précédée de deux tambours volés, et ayant en tête le drapeau national, se rendit avec recueillement au cimetière de la Chartreuse, en traversa sans rien dégrader les principales allées, et s'arrêta sur le lieu où reposent ces deux frères jumeaux dont la carrière fut très agitée, dont la fin déplorable, et qui montrèrent à leurs derniers moments un courage héroïque et touchant. Là, quelques orateurs prononcèrent des discours, les deux drapeaux furent plantés, le cortège reprit en silence la route qu'il avait précédemment suivie, et se sépara sur la place de la Comédie, aux cris de *vive la liberté!*

— Des rassemblements d'ouvriers ont eu lieu à Rouen. Aucun désordre grave n'a été la suite de ces réunions. On espère qu'une ordonnance du préfet et la garde nationale suffiront pour les prévenir ou les disperser.

MONTAUBAN, 22 août.

Au moment où je vous écris, des symptômes de troubles se manifestent: je cours me mettre en mesure de vous en rendre un compte exact.

Minuit. — La faiblesse de nos autorités porte enfin ses fruits, et une courte expérience vient de leur démontrer qu'une seule démonstration de vigueur aurait suffi pour maintenir l'ordre. Comme je vous le disais plus haut, un homme fut insulté hier pour avoir porté la cocarde tricolore; grand nombre de nos jeunes gens, outrés de ces excès, prirent la résolution de se parer des couleurs nationales, et de les faire respecter. Ils ont en effet paru aujourd'hui dimanche dans une de nos promenades les plus fréquentées, couverts de rubans et de cocardes. Aussitôt des provocations ont eu lieu, des dévôts en ont été la suite; les deux partis étaient en présence dans un état violent de fermentation; la moindre faiblesse de l'autorité pouvait devenir le signal d'une mêlée générale.

Heureusement la gendarmerie a fait son devoir: le lieutenant Barrié, en l'absence du capitaine qui a disparu depuis trois semaines, a déployé la plus grande activité. Grâce à sa fermeté et à son sang-froid, l'ordre a été rétabli, après que cinq ou six des perturbateurs ont été arrêtés. A l'heure qu'il est, il ne reste aucune trace du désordre.

La garde nationale, à la composition de laquelle on travaillait vainement depuis près d'un mois, vient en un instant d'être organisée comme par enchantement. Des jeunes gens sont réunis d'eux-mêmes, ont mis à leur tête d'anciens officiers redevenus citoyens, et dans ce moment ils font des patrouilles et montent la garde à la mairie.

Recevez, etc.

P. S. J'ai la satisfaction de vous annoncer que des souscriptions au profit de ceux qui ont vaincu pour nous ont été ouvertes dans les cercles du commerce; elles s'élèvent déjà à plus de 4000 fr.

(Le Globe.)

31 août.

— Le roi, sur la proposition du ministre de la guerre, vient de nommer sous-lieutenant le jeune prince Poniatowski, fils du célèbre maréchal de ce nom. Ce jeune maréchal-des-logis a déjà fait avec distinction les deux campagnes de Morée et d'Afrique.

— On assure que le Roi va faire annoncer son avènement à toutes les cours auxquelles il n'a pas encore été signifié officiellement. On nomme, comme chargés de cette mission, pour Madrid, le duc de Montebello; pour Stockholm et Copenhague, le prince de la Moskowa; pour La Haye, le général Valazé; pour Rome et Naples, le comte Anatole de Montesquiou; pour Turin, Modène, Parme et Florence, le marquis de Praslin, gendre du général Sébastiani; pour Francfort, Oldenbourg, Mecklembourg-Schwerin, Mecklembourg-Strelitz, le marquis de Dalmatie; pour Munich, Bade, Stuttgart, M. de Marnier, membre de la chambre des députés et colonel de la première légion de la garde nationale; pour Dresde, Hanovre, Hesse-Grand-Ducal, Hesse-Electorale, Saxe-Weimar, le comte René de Bouillé, gendre de M. de Thiers.

— On parle de M. de Barante pair de France, auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* pour l'ambassade de Londres. Il est reconnu pour avoir de grands talents, il est homme d'honneur, mais son peu de fortune doit être aux yeux de quelques personnes un obstacle à son élévation.

M. de Lafayette a réclamé une explication du ministre des affaires étrangères sur les intentions du gouvernement, au sujet de la reconnaissance des républiques de l'Amérique du Sud. Le ministre a répondu, que le roi lui avait donné l'ordre d'ouvrir des communications avec les divers gouvernements de l'Amérique, et avec leurs agents en France pour les informer que la France était prête à reconnaître leur indépendance, et à conclure des traités de commerce avec les agents auxquels ils jugeraient à propos de conférer leurs pouvoirs à cet effet.

Le 29 août à midi et demi, 21 coups de canon ont annoncé le départ du Roi pour le Champ-de-Mars. Le cortège était ainsi composé: musique et un escadron de garde nationale à cheval, état-major, le Roi, en habit de garde nationale, ayant à sa droite M. le duc d'Orléans, et à sa gauche M. le duc de Nemours, MM. les maréchaux ducs de Conéglano, de Reggio, de Trévise, le marquis Maison, les comtes Molitor et Jourdan, un escadron de la garde nationale à cheval.

A l'arrivée du Roi on a battu au champ sur toute la ligne. Cependant toutes les légions n'avaient pas encore achevé leurs mouvements de position. A trois heures, une salve d'artillerie a annoncé que le Roi allait distribuer les drapeaux. Une estrade simple, en forme de tente ouverte, et entourée d'un perron à quatre faces, avait été élevée à cent pas environ du pavillon principal de l'Ecole-Militaire. On voyait flotter aux rampes des escaliers les drapeaux, surmontés du coq gaulois, aux ailes battantes; ce coq est posé sur un globe qui porte en relief l'inscription de *liberté*; une couronne et un socle d'appui surmontent l'étendard; sur le drapeau sont inscrits les numéros de la légion et du bataillon, avec la devise: *Liberté, ordre public!* Il est bordé d'un simple fil d'argent; la riche cravate étale ses plis et ses franges d'argent à travers la couronne dorée.

Les députations des légions se sont avancées; elles se composaient des colonels, des chefs de bataillon et des sous-officiers formant la garde du drapeau. Lorsque les enseignes ont été distribuées par le Roi, auprès duquel se trouvait M. Lafayette, S. M., d'une voix émue, a adressé les paroles suivantes aux officiers qui recevaient les drapeaux:

« Français,

« C'est avec une grande satisfaction que je me trouve au milieu de vous; je suis glorieux de revoir des couleurs sous lesquelles j'ai combattu pour chasser l'étranger de notre patrie. Ces couleurs seront le signe autour duquel nous nous rallierons pour maintenir l'ordre au dedans et nous faire respecter au dehors. Vive la France! »

Le roi a fait entendre ce cri avec un accent dont nous essaierions vainement de reproduire l'énergique vérité.

S. M. a ensuite présenté la main au général Lafayette, qui l'a serrée avec effusion, et ils se sont embrassés.

Le roi qui en faisant un geste, avait fait tomber le chapeau du général Lafayette, l'a relevé et le lui a présenté.

Au moment où les députations des légions ont prêté serment, tous les bonnets, tous les shakos ont été élevés sur la pointe des baïonnettes, et le serment de tous s'est uni au serment des députations.

Bientôt les drapeaux ont été rapportés sur le front de chaque légion. Les colonels et chefs de bataillons, après avoir fait porter et présenter les armes, se sont exprimés à peu près en ces termes: « Vous jurez fidélité au roi, obéissance à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume. » Les mots: *Nous le jurons*, sortis de soixante mille bouches, ont répondu avec expansion, et le bruit du canon s'est mêlé à ce serment solennel. La musique des légions exécutait la *Marseillaise* et les autres airs patriotiques.

On a cru reconnaître, à peu de distance de S. M., le colonel Fitz-Clarence, que l'on croit avoir été chargé par William IV d'apporter à Paris la reconnaissance du gouvernement de Louis-Philippe 1er.

(Le Constitutionnel.)

— On assure que M. de Barante a été nommé au dernier conseil ambassadeur à Londres.

— Le comte de Rayneval, ambassadeur en Autriche a passé à Strasbourg le 29, revenant de Vienne à Paris. On dit que la cour de Vienne a témoigné les dispositions les plus favorables en faveur du gouvernement et qu'elle ne tardera point à reconnaître Louis-Philippe 1er. L'Autriche dans les circonstances actuelles ne peut guères se dispenser de suivre l'exemple qu'a donné l'Angleterre son ancien allié.

— On annonce que le duc d'Orléans, et le général La Fayette se préparent à visiter toutes les villes de France, pour y faire l'inspection des gardes nationales.

— Les éditeurs du *Journal des Débats* et du *Courrier Français* n'ont pu faire paraître leurs feuilles du 3 septembre. Les ouvriers imprimeurs ont refusé leurs services, demandant impérieusement qu'on renouât à l'usage des presses mécaniques. Il est surprenant que les préjugés agissent encore à ce point sur les ouvriers de Paris. Ils n'ont toléré l'émission du *Constitutionnel*, qu'à la condition qu'il serait imprimé par les presses ordinaires. Il y aurait faiblesse de la part du nouveau gouvernement, s'il ne se hâtait de réprimer de pareils actes de violence. (Times.)

PARIS, 5 septembre. — La tranquillité publique troublée pendant deux jours par les ouvriers imprimeurs, ou des individus se disant tels, est maintenant rétablie. On a fait taire leurs menaces, et les journalistes ne sont plus dans l'alternative de changer la nature de leurs presses, ou de suspendre leurs travaux.

Une instruction a eu lieu hier à St. Leu, par suite de la mort de S. A. R. le duc de Bourbon. Il est reconnu maintenant que ce prince s'est pendu avec une cravate au bouton de l'épaulement de l'une des croisées de sa chambre à coucher. Des lettres, entièrement écrites de sa main et recueillies dans sa chambre, ne permettent pas de douter qu'il s'ait lui-même attenté à ses jours.

Sur le réquisitoire de M. le procureur-général, on fait l'autopsie du corps. Cette opération a été confiée aux soins de MM. Marc, Pasquier et Marjolin. Les jambes présentaient de légères ecchymoses, résultant sans doute de leur contact contre le fer de la croisée et contre la chaise sur laquelle il était monté pour se suspendre et qui se trouvait renversée à ses pieds.

L'examen des organes renfermés dans les cavités abdominales et thoraciques n'a rien offert de remarquable; mais en observant attentivement le cerveau, on a pu facilement constater un ramollissement partiel de la pulpe cérébrale, ce qui fait présumer que S. A. R. était menacé d'une aliénation mentale.

TESTAMENT DU DUC DE BOURBON.

Le duc de Bourbon, prince de Condé, qui vient de mourir d'une manière si extraordinaire et si déplorable, a laissé en dépôt chez Rabin, notaire, un testament autographe portant la date du 30 août, dont les dispositions suivantes ont été communiquées au *Messenger des Chambres*.

1.° Il nomme pour ses légataires universels Henri Eugène Philippe d'Orléans duc d'Aumale, et dame Sophie Dawes baronne de Feuchères, et fait ensuite la répartition de ses biens comme suit :

En faveur de la dite baronne de Feuchères. — Une somme de deux millions en espèces; le château et le parc de St-Leu; le château, les terres du Boissy et dépendances; la forêt de Montmorency et dépendances; le château et les terres de Morfontaine et dépendances; le pavillon du Palais Bourbon occupé par elle et ses gens avec ses dépendances, le mobilier du dit pavillon, les chevaux et équipages faisant partie de l'établissement de cette dame, le tout exempt de frais et des droits imposés sur les propriétés léguées. On évalue à douze à quinze millions de francs cette portion des biens du défunt dont a hérité la baronne de Feuchères. Le surplus des propriétés du prince de Bourbon, à l'exception de quelques legs particuliers, est légué au duc d'Aumale, troisième fils du Roi des Français.

— Lord Stuart de Rothesay ayant reçu ses nouvelles lettres de créance en qualité d'ambassadeur de la Grande-Bretagne auprès du roi des Français, s'est rendu en pompe au Palais-Royal le 1^{er} septembre, accompagné de ses secrétaires, et a été présenté au Roi qui l'a reçu en cérémonie. Sa seigneurie a été présentée ensuite à la reine, et aux autres membres de la famille royale. Cette mission diplomatique étant le premier acte de reconnaissance du nouveau gouvernement, et ayant été donnée par l'Angleterre, a excité le plus grand intérêt. On la considère avec raison comme garantie de la paix de l'Europe, si la France se dispense d'intervenir dans les affaires des autres pays. Le peuple même assemblé en grand nombre aux environs du Palais Royal semblait être pénétré de l'importance de cette démarche. Il a accueilli lord Stuart à sa sortie du Palais par les plus vives acclamations.

— La nouvelle de la reconnaissance du nouveau gouvernement par l'Angleterre, a été transmise sur tous les points de la France par le télégraphe, et les fonctionnaires dans les départements ont reçu l'ordre de lui donner la plus grande publicité.

BAYONNE, 31 août, 9 h. du matin.
Le commissaire principal de marine, au ministre de la marine et des colonies.

« Le consul de France à St. Sébastien m'écrit en hâte d'hier, que l'ordre d'admettre dans tous les ports d'Espagne les bâtiments français sous pavillon tricolore, avait été reçu le jour même par courrier extraordinaire.

(Du *Messenger des Chambres*.)

PARIS, 3 septembre.
Des désordres d'une nature très alarmante ont eu lieu dans le département de l'Arriège; et dernièrement se sont renouvelés avec une nouvelle violence. Des paysans de plusieurs communes se sont insurgés, non pas avec la noble ambition de reconquérir leurs droits, mais dans le but de violer les droits d'autrui.

De grands excès ont été commis. Un château, quelques maisons particulières et des manufactures ont été pillées. M. de Vaudemont, citoyen honorable, a été tenu en captivité pendant trois jours par ces misérables. Ils en veulent, disent-ils, aux fondrières et aux forêts. Cependant ces premiers établissements forment à peu près l'unique ressource d'un département pauvre et dans lequel il ne se trouve pour ainsi dire que des mines de fer. Le code forestier, légalement voté et promulgué, affecte, ajoute-t-on, les intérêts des habitants des montagnes. Qu'il soit donc modifié le plus tôt possible, et qu'on en retranche ce qui peut être injuste, mais dans aucun cas, il ne doit servir de prétexte à des actes de violence. Plusieurs propriétaires, effrayés ou contraints par les rebelles, ont souscrit à toutes les conditions exigées d'eux.

Le nombre des mécontents et leurs dispositions ont occasionné de grandes craintes le 27 dans la ville de Tarascon. Plusieurs habitants ont pris la fuite emportant leurs effets les plus précieux. M. Gauja, nommé récemment préfet de l'Arriège, est parti pour se rendre à son poste. Espérons qu'il parviendra promptement à rétablir l'ordre.

TOULON 28 août.

Le vaisseau l'*Alger* à bord duquel est hissé le pavillon de l'amiral Duperré est attendu prochainement à Toulon. Il est nécessaire aux approches de l'équinoxe d'automne que tous les gros bâtiments de la flotte s'éloignent des parages d'Alger pour rentrer dans le port. Il n'existe pas un seul point sur la côte d'Afrique où des vaisseaux et des frégates puissent trouver un mouillage sûr, et on n'a aucun besoin aujourd'hui d'une flotte sous voile, ou dans le port, pour la protection de notre armée.

— Des ordres ont été expédiés de Paris le 18 août pour que la division navale qui doit rester dans les ports d'Alger, Bona et Oran soit confiée à M. Massieu de Clerval. Elle se composera de 4 frégates, 12 corvettes, 4 bricks, 6 corvettes de charge, 5 gabarres, et de tous les bâtiments que l'amiral Duperré jugera convenable d'y joindre. Trois corvettes, sept bricks et quatre bateaux à vapeur seront employés au service de la correspondance.

— Trois vaisseaux de ligne, six frégates, 2 corvettes et quatre bricks seront tenus en observation dans la petite rade de Toulon. On fait rentrer à Brest pour être déarmés, 2 vaisseaux de ligne, six frégates, une corvette, 4 bricks, 3 bateaux à vapeur et 4 bombards. Six vaisseaux de ligne, 8 frégates, 3 bricks, 8 bombards, en tout 23 bâtiments seront également déarmés à leur rentrée à Toulon.

— La nouvelle officielle du remplacement du ministre Van-Maanen par M. de Nicolai est arrivée à Paris.

(*Messenger des Chambres*.)

— Bourse de Paris du 4 septembre :

Cinq pour cent. 102 fr. 50 c. 55, 50, 45, 40, 30, 35, 30, 25, 102 fr. 30, 35, 30, 25, 20, 15, 10, 5, 10, 102 fr. 15, 20, 25, 30 c. Quatre p. cent. 92 fr. 50 c., Trois p. cent. 72 fr. 80 c., 70, 65, 60, 55, 70, 65, 70 c. Actions de la Banque 1750 fr.

ANGLETERRE.

Extrait du *Morning Chronicle* du 4 septembre.

Nous apprenons de bonne source que la révolution en Espagne devait éclater à la fois au commencement de septembre, dans les provinces les plus rapprochées de la France, et quelques unes de celles avoisinant la côte de la Méditerranée. Tous les Espagnols en état de porter les armes résident à Paris, en sont partis pour se rendre à leurs destinations respectives. Mina est aujourd'hui à Paris, mais on ne le considère plus comme un homme capable de faire une guerre active. Les Espagnols ne se reposent pas sur lui maintenant pour les aider dans leur entreprise.

(Correspondance particulière du TIMES.)

PARIS, 4 septembre.

Les avis que je vous ai transmis au sujet de la Russie sont authentiques. Mais les journaux de cette ville gardent le silence, pour ne point alarmer l'esprit public dans un moment où l'on a un si grand besoin de conserver la tranquillité, et parce qu'ils sont persuadés que l'empereur Nicolas a agi avec trop de précipitation sur les premières nouvelles des événements, ignorant encore l'abdication de Charles X et l'accession du nouveau monarque à la couronne. Le courrier qui a porté à M. Pozzo di Borgo ses lettres de rappel et l'ordre aux sujets russes de quitter Paris, est parti de St-Petersbourg le 21 et a rencontré à une journée environ de cette capitale un autre courrier porteur de la nouvelle de l'abdication et de l'élévation du nouveau roi, de sorte qu'on peut s'attendre à voir arriver à tout moment à l'ambassade la révocation des premiers ordres. Cette impression est même tellement forte, que la noblesse russe actuellement à Paris ne fait aucune disposition active pour se conformer à l'invitation que l'ambassadeur s'est trouvé forcé de notifier.

PORTUGAL.

LISBONNE, 21 août.

Dans la ferme confiance d'un prochain changement favorable à ses vœux, le parti libéral jouit paisiblement au milieu de félicitations mutuelles de l'heureuse perspective qui doit le ranimer. Au contraire, les partisans de l'ordre de choses actuel sont frappés de terreur, et ne savent à quels moyens raisonnables ils doivent avoir recours dans la conjoncture présente. Le triomphe glorieux de la presse en France paraît avoir provoqué de nouvelles entraves contre celle du Portugal. On aura de la peine à le croire, cependant le fait est vrai, la *Gazette Portugaise* n'a rien publié jusqu'à ce jour du changement qui a eu lieu en France, tant on redoute les effets d'un exemple aussi pernicieux aux vues des absolutistes, si les habitants des provinces venaient à être instruits du cours des événements.

PAYS-BAS.

BRUXELLES, 2 septembre.

Quoique la communication suivante ne soit pas de la date la plus récente, elle renferme les détails les plus remarquables de l'entrée du prince d'Orange à Bruxelles.

La plus grande tranquillité régna dans la ville dans la nuit du lundi, les citoyens montant la garde comme les jours précédents et les habitants ayant illuminé leurs maisons pour suppléer au défaut des lanternes qui avaient été brisées. Le lendemain, mardi, le prince d'Orange, accompagné du prince Frédéric son frère arriva à Vilvorde, et fit notifier son intention d'entrer dans la ville à la tête d'un corps de troupes qu'il emmenait de la Hollande. Une députation présidée par le commandant de la garde bourgeoise, se rendit aussitôt auprès du prince, pour lui offrir de l'escorter dans la ville, et lui déclarer en même temps qu'on s'opposerait à ce que les troupes y entrassent avec lui; vers sept heures du soir, la plus grande confusion se manifesta dans la ville, sur le rapport qu'on fit circuler, de l'intention positive du prince de faire entrer les troupes. Au même instant les maisons et les magasins furent fermés; on s'occupa de dépailler toutes les rues conduisant à la route d'Anvers, on forma des barricades avec des pierres, du bois, et des objets d'encombrement de toute espèce. Environ 200 des beaux arbres qui décoraient les boulevards et les avenues des portes William, Scharbeck, et Louvain furent impitoyablement abattus et placés en travers sur la route. Les portes même furent bloquées par des charriots, des pièces de bois, etc. et une infinité de moyens furent pris encore pour arrêter la marche des troupes sur la ville.

De nouvelles députations furent envoyées au prince qui les reçut de très mauvaise grâce; ce ne fut que vers les dix heures du matin le jour suivant que, cédant aux représentations des députés et désireux sans aucun doute d'épargner le sang de ses sujets, le prince d'Orange consentit à entrer dans sa capitale accompagné seulement de son état-major. Huit mille hommes de la garde bourgeoise assemblée sur la grande place marchèrent à sa rencontre. A deux heures Son Altesse Royale fit son entrée dans la ville. Il s'était séparé de ses troupes qui étaient restées dans le voisinage de Lacken, sous les ordres du prince Frédéric. Cet acte de courage et de confiance de la part de Son Altesse Royale qui se livrait seul dans une ville en armes contre le gouvernement de son père, fit cesser les alarmes et ranimer l'espérance. Les Anglais surtout étaient en proie aux plus vives inquiétudes, ayant appréhendé jusqu'alors les horreurs du massacre et du pillage. Son Altesse arriva au milieu de son escorte jusqu'à la grande place, où elle fit halte. Elle harangua le peuple, et lui parla de la confiance qu'il mettait dans son honneur, et dans sa protection contre tout acte de violence. Le prince ajouta qu'il était Belge, qu'il avait versé son sang pour le pays, qu'il coopérerait avec les chefs de la garde bourgeoise aux meilleurs moyens d'assurer le bonheur du peuple, etc. Il agita son chapeau en l'air en signe de contentement et de cordialité, et quitta la grande place au milieu des cris de joie de la multitude assemblée. Quelques voix firent entendre les mots « Vive la liberté, à bas Van Maanen », mais le général les habitants étaient satisfaits de ce qui venait de se passer. Dans cette matinée, les troupes quittèrent les stations qu'elles occupaient depuis sept jours et se retirèrent dans l'intérieur des palais du roi et du prince d'Orange, laissant la garde bourgeoise en possession entière de la ville. Depuis ce moment Bruxelles a été parfaitement tranquille. Plusieurs conseils ont été convoqués et se sont ajournés, et malgré la vive anxiété qui absorbe tous les esprits, on se flatte qu'un arrangement conciliatoire aura lieu entre le roi et le peuple.

Une députation envoyée à la Haye est de retour. Son rapport sera publié dans la soirée. Le délai de cette publication est de mauvais augure.

La lettre suivante indique plus que toutes les relations publiées jusqu'ici le pouvoir formidable et le ton décidé des bourgeois. Ils n'ont donné que trois jours au prince d'Orange pour répondre à leurs demandes.

BRUXELLES, 3 septembre, 6 heures après-midi.
Les plus grandes inquiétudes ont régné aujourd'hui dans la ville lorsqu'on a appris que les discussions entre le prince d'Orange et le comité chargé de régler les difficultés existantes se prolongent et ont pris un caractère hostile : on ne regardait même pas comme improbable qu'il y eut un engagement entre les troupes de ligne et la garde bourgeoise. Cependant vers midi, on est convenu que le prince d'Orange partirait sur le champ pour la Haye, afin de mettre sous les yeux du roi les représentations des citoyens. On assure que ces représentations traitent d'objets d'une grande importance, et sont faites d'un style péremptoire. En conséquence le prince est parti de Bruxelles à deux heures, et une heure après toutes les troupes, infanterie et cavalerie, sont parties et la ville est restée sans un seul soldat.

Les commandants de la garde bourgeoise et plusieurs habitants ont signé conjointement avec le prince un acte par lequel celui-ci garantit la sûreté de la ville, et les premiers s'engagent à s'opposer à ce que la dynastie soit changée pendant l'absence du prince. Une proclamation dont le but est de rassurer les habitants, les invite à attendre avec confiance la réponse du roi aux demandes de ses sujets. Telle est notre situation dans ce moment, mais d'après l'agitation qui existe dans les campagnes, et l'attitude rebelle des villes voisines qui toutes sont prêtes à suivre la direc-

tion que donnera Bruxelles à ce grand complot; ayant autour de nous une armée considérable, il est impossible de prévoir les événements du lendemain. Comme on l'avait craint, le rapport de la députation n'a point été satisfaisant. Le peuple est déterminé à ne point attendre jusqu'au 13 de septembre, qui est le jour proposé par le roi pour la réunion des états-généraux. Il exige qu'il lui soit fait une réponse immédiate par le prince d'Orange, duquel on a accordé trois jours pour l'obtenir.

AUTRICHE.

Nous sommes informés d'une manière certaine, que l'empereur d'Autriche lorsqu'il a appris la révolution de Paris s'est exprimé de la manière suivante.

« Je méprise les ministres qui ont renversé Charles X de son trône, et lui conseillant une infraction à la charte, à laquelle il avait solennellement juré d'être fidèle. Le premier devoir d'un honnête homme, et surtout d'un souverain, est de tenir à sa parole. Je regrette ce malheur du duc de Bordeaux parcequ'il en est innocent, mais dans aucun cas, je ne veux m'immiscer dans cette affaire. (Journal des Débats.)

RUSSIE.

Des lettres de St. Pétersbourg du 21 août, annoncent que des ordres ont été adressés à la douane de Cronstadt pour lui interdire de donner l'entrée du port aux bâtiments français sous le pavillon tricolore.

On croit que l'empereur de Russie est décidément hostile au nouvel ordre de choses en France. Cette opinion paraît être confirmée par le rappel de M. Pozzo di Borgo ambassadeur de la cour de Russie à Paris, qui tandis qu'il fait des préparatifs de départ, a notifié à tous les sujets russes résidant dans la capitale qu'ils devaient se mettre en mesure de s'en éloigner sous huitaine.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

La plus importante des nouvelles reçues par le *Birmingham*, parti de Liverpool le 8 septembre, est celle de la reconnaissance de Louis-Philippe 1^{er} comme Roi des Français, par le gouvernement anglais. Cet événement a produit une vive sensation dans Paris, et lord Stuart de Rothesay, à sa sortie du Palais-Royal, a été accompagné par les acclamations des nombreux spectateurs que la curiosité et l'intérêt avaient attirés. L'Angleterre aurait eu mauvaise grâce à repousser un principe qui a donné le trône à la famille qui la gouverne aujourd'hui, cependant en prenant l'initiative dans cette grande question, en se décidant la première et sans consulter d'anciennes liaisons de Sainte-Alliance, elle a mérité la reconnaissance de tous les amis de la liberté. Cette démarche aura certainement une grande influence dans les délibérations des autres cabinets, mais quelque soit leur décision la France ne doit plus la redouter. La guerre avec l'Angleterre était la seule qu'elle pût craindre, à cause de son commerce; avec les autres puissances elle ne serait peut-être pas un mal, mais elle nous paraît fort peu probable.

L'empereur de Russie a donné ordre à son ambassadeur à Paris, M. Pozzo di Borgo, de quitter cette capitale. On ne peut attacher beaucoup d'importance à cette mesure qui a été prise à la première nouvelle de la déchéance de Charles X. La connaissance des événements postérieurs et le désir de la paix manifesté par ses voisins, le fera probablement changer de résolution.

Les habitants de Bruxelles semblent déterminés à obtenir que le Roi fasse droit à leurs réclamations; leur attitude est menaçante, et ils n'ont accordé au prince d'Orange qu'un délai de trois jours pour qu'il rapportât la réponse du Roi, lui promettant que jusqu'alors on ne s'occuperait pas de changement de dynastie.

A Paris, de nombreux rassemblements d'ouvriers se sont portés à de nouvelles violences, et ont brisé quelques presses à mécanique. Le 5 septembre la tranquillité était à peu-près rétablie.

Des troubles ont éclaté à Nîmes, Alby et Montauban. Dans les journaux français que nous apporte le *Henri IV*, nous trouvons les détails des premiers désordres qui ont eu lieu; par le *Times* nous apprenons qu'ils se sont renouvelés.

Nous n'avons aucunes nouvelles positives de l'Italie et de l'Espagne, et c'est un sujet d'étonnement pour nous que les effets de la belle révolution de France ne se soient pas fait sentir encore au-delà des Pyrénées.

On assure que les mines d'or qu'on exploite dans la Caroline du Nord, près de Charlotte, seront, dans peu de tems, en état de donner des produits considérables. Le chevalier de Rivafinoli, le même qui fut longtemps en Mexique chargé par différentes compagnies anglaises de la direction de leurs mines, vient de partir de New-York pour se rendre à Charlotte, afin de diriger l'exploitation des mines de la Caroline du Nord. Il est accompagné de mineurs allemands et d'ingénieurs dont les talents font présager d'heureux résultats.

A la demande des commissaires de l'exposition des produits de l'industrie américaine, M. Dorico a consenti à remettre à jeudi prochain, 21 octobre, le concert qu'il devait donner mardi à Masonic-Hall.

Un bâtiment arrivé de la Havane à Philadelphie rapporte, que le paquebot français No. 2, allant de Bordeaux à la Vera-Cruz n'a été admis dans le port de la Havane qu'après avoir amené son pavillon tricolore au Cap Moro.

Le *Journal of Commerce* nous fournit la liste suivante des bâtimens actuellement dans le port de New-York, dans laquelle ne sont pas compris ceux employés à la navigation des rivières, ni les embarcations pour le service de la Baie.

Navires Américains.....	72
Bricks.....	91
Goëlettes.....	114
Sloops.....	10
Navires étrangers.....	3
Bricks.....	7
Goëlettes.....	2

Total 299

NASHVILLE, 4 octobre.

Traité conclu avec les Indiens Choctaws.

Après treize jours d'anxiété et d'un travail pénible, le secrétaire de la guerre et le général Coffee sont parvenus à conclure un traité qui a été signé par les Choctaws.

Ces Indiens cèdent le pays qu'ils occupent, et se retireront dans le cours de trois années au delà du Mississippi. Ceux d'entre eux qui désirent rester ne le pourront après un terme de cinq années, et alors, s'ils ne disposent pas de la propriété, leurs terres seront occupées à charge de redevance envers eux. On fera le relevé du pays et le gouvernement pourra le faire arpenter quand bon lui semblera, mais aucune vente de terrain n'aura lieu avant le départ des Indiens, et il ne sera permis à aucun individu citoyen des États-Unis de s'établir dans leur pays.

Près de 5,000 indiens ont assisté aux conférences qui ont précédé le traité.

Résultat du recensement dans les trois villes principales de l'état de la Virginie :

	blancs.	esclaves.	h. de c. libres.	total.
Richmond, 7748	6351	1958		16,057
Norfolk, 5131	3757	928		9,816
Petersburgh, 3433	2843	2024		8,300

SCIENCES.

INSENSIBILITÉ POUR LA DOULEUR.

Les adeptes de Mesmer font grand bruit de l'insensibilité pour la douleur qu'acquiert certains individus dans l'état spasmodique qu'ils nomment sommeil magnétique. Quelques exemples, rapportés par le savant auteur du *Journal d'un Naturaliste*, prouvent que cette insensibilité peut exister aussi sous l'empire de certaines circonstances, dans le sommeil naturel. Nous citerons le plus remarquable de ces faits.

« Il y a quelques années, dit-il, un cultivateur fut surpris par une nuit obscure en revenant des champs. Ne pouvant plus trouver sa route, il s'assit sur la plateforme d'un four à chaux, et, comme il faisait très-froid, il plaça ses jambes engourdies près des pierres qui brûlaient. Il s'endormit dans cette situation, et le feu, redoublant d'intensité, eut bientôt atteint les pierres sur lesquelles un de ses pieds était placé ; mais son sommeil n'en fut pas troublé, et il continua à dormir paisiblement, quoique le feu eût consumé entièrement son pied et même sa jambe jusqu'au-dessus de la cheville. Ce fut dans cet état que les ouvriers du four à chaux le trouvèrent le lendemain matin à la même place, où il continuait à sommeiller profondément. Quand on le réveilla il n'éprouva aucune espèce de douleur, et, ignorant l'affreux accident qui lui était arrivé, il réclama un de ses souliers aux ouvriers qui l'entouraient, pour continuer son chemin. En se levant, encore à demi assoupi, il appuya sur le sol l'extrémité de la jambe qui avait été brûlée, mais elle se brisa en fragmens charbonnés ; on le conduisit à l'hôpital où on lui prodigua tous les secours que réclamait un état aussi singulier. Il n'exprimait toujours aucun sentiment de douleur, et il est vraisemblable qu'il n'en éprouvait pas. Cependant l'incendie qui le consumait n'avait point arrêté ses ravages depuis qu'on l'avait retiré du feu, et au bout de quinze jours il avait cessé de vivre. Ce n'est pas sur de simples oui-dire mais d'après mes propres observations que je rapporte ce fait qui s'est passé dans un four à chaux peu éloigné de la campagne que j'habite. On sait qu'en plongeant une blessure récente dans du gaz acide carbonique, on parvient à faire cesser la douleur qu'elle occasionne ; j'ignore si c'est le gaz acide carbonique exhalé du four à chaux qui avait produit l'insensibilité si fatale à ce malheureux. Ce gaz, au moyen duquel les prêtres de l'antiquité déterminaient les convulsions des pythies, produit les effets les plus variés et même les plus contraires sur le système nerveux, car tantôt il cause des spasmes violents, et tantôt il paraît plonger les facultés cérébrales dans une atonie complète. »

Voracité des populations indigènes de l'Asie septentrionale.

Les peuples de cette partie du monde ont véritablement un appétit prodigieux, et qui doit paraître incroyable à tous ceux qui n'en ont pas été témoins. « A Tabalak, dit un voyageur, j'eus un exemple remarquable de l'appétit d'un enfant qu'on m'assura n'avoir pas encore cinq ans. Il se roulait tout autour de la chambre pour manger le suif qui coulait des chandelles. Surpris d'un goût aussi étrange, je demandai si c'était parce que cet enfant avait très-faim, ou parce qu'il aimait beaucoup la graisse, qu'il mangeait ce suif. Ni l'un ni l'autre, me répondit-on, mais parce que les Sibériens mangent partout où il y a des alimens et ne laissent jamais rien perdre de ce qui peut être mangé. Je lui donnai une chandelle faite du suif le plus impur, puis une seconde, puis une troisième ; et le tout fut avidement dévoré. Mon compagnon lui offrit ensuite plusieurs livres de beurre gelé, il les mangea également, ainsi qu'un grand morceau de savon jaune qu'on lui présentait. Je priai alors toutes les personnes présentes de ne plus rien lui donner, car il est évident qu'il aurait continué à dévorer tout ce qu'on lui aurait offert. »

« Ce que vais dire de la voracité des hommes faits paraîtra encore plus incroyable. Aucun aliment, quelque dégoûtant qu'il soit, ne leur répugne. Je crois qu'il n'y a que l'absence d'alimens qui puisse limiter leurs consommations. J'ai

vu, à plusieurs reprises, des Sibériens manger jusqu'à quarante livres de viande par jour. Il faut que leur estomac ne soit pas organisé de la même manière que la nôtre, car sans cela il leur serait impossible d'avaler d'un seul trait, comme ils le font, leur soupe et leur thé à une température si élevée qu'ils nous brûleraient infailliblement les entrailles. Il serait impossible qu'une colonie sibérienne vécût dans l'Europe occidentale ; un seul individu y consommerait davantage que toute une famille d'Européens. »

L'amiral Saritcheff rapporte que les Tungouses qui l'accompagnaient dans son voyage en Sibérie, au lieu de dormir au bivouac, employaient toute la nuit à manger. On avait triplé ou quadruplé la ration ordinaire des Russes, et cependant ces hommes se plaignaient de ne pas avoir de quoi se nourrir. On dit à l'amiral qu'un de ces hommes était dans l'usage de manger chaque jour tout le quartier de derrière d'un bœuf, vingt livres de graisse, et de boire une quantité proportionnelle de beurre fondu. Curieux de vérifier ce fait, il fit venir l'homme en question ; on lui donna un potage de riz bouilli avec trois livres de beurre, le tout pesant vingt-huit livres. Quoiqu'il eût déjà déjeuné, il mangea la totalité de ce potage avec avidité, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il n'en éprouva aucun inconfort dans toute la journée. Le lendemain il eut volontiers recommencé.

Ils mangent aussi des quantités énormes de poisson gelé et cru. « En dépit de nos préventions, dit le voyageur que nous avons cité plus haut, c'est un des mets les plus délicats qu'on puisse se procurer. Rien de plus délicieux que de faire fondre du poisson cru dans sa bouche : les huîtres, la crème, les meilleures gelées du monde n'en approchent pas ; et ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'on peut se procurer cet aliment en quantité très-abondante et à fort peu de frais. Je viens de manger la totalité d'un poisson glacé du poids de deux ou trois livres, avec du biscuit noir et de l'eau-de-vie de seigle, et je défierais l'art ou la nature de préparer un meilleur repas. On le coupe par tranches minces, de la tête à la queue ; et c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom de *stroganina*. »

MÉLANGES.

MŒURS ESPAGNOLES.

LE COMBAT DE TAUREAUX.

Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglants ; et le peuple, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

(FLORIAN, GONZALEZ.)

Du côté de la porte d'Alcala, un lundi, 6 juin 1830, à cinq heures du soir, la poussière s'élevait sous les pas de la foule qui se hâtait, et sous le trot des mules qui traînent les cabriolets de place. Les fiacres qui contiennent deux personnes et que mène le cocher assis sur l'un des brancards, se dirigeaient avec les piétons et d'autres équipages plus brillants vers le cirque où se donne le combat des taureaux.

Les hommes du peuple, la tête couverte d'un mouchoir, la veste jetée sur l'épaule gauche, le bâton à la main, pressaient la marche de leurs femmes et de leurs enfans ; car ils voulaient être là pour siffler l'algazil, quand il vient avec le bourreau, au milieu de la carrière, donner lecture des ordonnances faites à l'occasion de ces divertissemens, et des peines portées contre ceux qui les enfreindraient ; ils voulaient aussi voir tous les combattans s'agenouiller devant la loge du roi ; et le corrégidor donner aux premiers tenants le signal du combat, en jetant la clef qui doit ouvrir la carrière au taureau.

« Pauvre Pédriño ! disait une femme du peuple en marchant à côté d'un homme qui se plaignait d'être en retard. — Il pleure, répondit l'homme, il n'y pensera plus demain ! — Il eût été si aisé de voir la course et d'y porter sa veste rayée et ce ruban qu'hier j'ai attaché à son chapeau ! Tomasillo, sais-tu que nous allons dépenser tout le produit de mon travail de la semaine ? — Et nous n'aurons encore qu'une place au soleil, dit l'homme en s'arrêtant. — Si nous retournions auprès de notre enfant, dit la femme. — Viens, Tomasillo, ajouta-t-elle en prenant le bras de son mari. Quand la fraîcheur sera venue, nous nous assoirons tous à la porte ; tu nous monteras avec ta guitare le *Testament de la constitution*, et notre Pédriño consolé dansera avec ses castagnettes ; la soirée sera agréable ainsi, et demain je pourrai payer... »

Ils étaient arrivés à la porte d'Alcala. De là, l'on aperçoit le cirque. Les deux premiers *picadores*, à cheval, avec leurs grands chapeaux blancs ornés d'un bouquet, leurs vestes richement brodées et leurs longues lames entraient en ce moment. Le peuple les nommait en les suivant et vantait leur adresse. Cette vue, ces discours firent cesser l'hésitation de Tomasillo. Le goût espagnol pour cette sorte de spectacle se réveilla si vivement chez lui qu'il se précipita vers la porte. Sa femme le suivit. Elle soupira, et s'arrêta un instant sur le seuil pour regarder de pauvres enfans qui se pressaient à la porte, et tâchaient d'apercevoir par ses ouvertures quelque chose du combat. Un roulement de timbale se fit entendre. « C'est le taureau qui entre dans la lice ! Voilà que l'on siffle pour l'exciter ! On applaudit... C'est quelque *picador* qui l'aura détourné d'un coup de lance. L'on demanda le feu à grands cris... *¡fuego! fuego!* Ah ! que je voudrais voir les *bandilleros* quand ils enfoncent leurs dards dans le col de l'animal qui baisse la tête pour les frapper ! Entendez-vous l'explosion de l'artifice attaché à ses blessures ? Je l'ai vu bondir dans l'arène ; regarde comme les manteaux de soie qu'on expose à sa fureur volent au milieu de la poussière !... »

Ils parlaient ainsi en se haussant sur leurs pieds pour atteindre aux jours que laisse la porte entre ses ais mal joints... Et parmi eux, le plus empressé, le plus curieux était celui qui venait d'arriver en courant, sa petite veste rayée sous le bras ; il avait regardé plus d'une fois en route, à droite, à gauche et derrière lui ; car son père a puni quelquefois sévèrement sa désobéissance ; et sa mère, qui emporte avec elle la clé de la maison, ne lui pardonnerait pas de s'être exposé, en sautant

par la croisée. Si je pouvais entrer !... si je pouvais entrer, répétait-il, en essuyant la sueur de son visage hâlé par le soleil ! Et l'on disait autour de lui : « Voilà le signal de la mort du taureau ! C'est maintenant que le matador saisit le voile rouge, et met le doigt sur la pointe de son épée pour voir si elle entrera bien ! Quels applaudissemens ! c'est sans doute don Hernandel qui a commencé... Il n'en manque pas un... Il frappe l'épée entre jusqu'à la garde, et le taureau tombe sans jeter une goutte de sang. Gare, gare !... voilà les mules avec leurs drapeaux, leurs panaches et leurs sonnettes... Elles viennent chercher le taureau tué ! »

Les mules passèrent. La porte s'était ouverte. Elles revinrent en galopant ; et tandis que les curieux qui n'avaient pu entrer, pour participer du moins au combat, frappaient de leurs bâtons et avec de grands cris l'ennemi terrassé et traîné dehors, des enfans se glissèrent entre les gardes inattentifs.

Joyeux, ils pénétrèrent dans la galerie la plus voisine du cirque. C'est là que sautaient les *bandilleros* poursuivis ; c'est là que l'on voit flotter le manteau noir et les plumes de l'algazil qui reste à cheval sous la loge du corrégidor, c'est là que les combattans drapés dans leurs voiles de soie qu'ils agitent en fuyant, attendent le moment de paraître dans la lice. Cette galerie est défendue de l'approche de l'animal par une barrière haute de six pieds, et presque toutes les fois, elle est franchie par un ou deux taureaux.

L'ensemble du spectacle est beau. Ce cirque immense, cette foule attentive, ce beau ciel qui s'arrondit sur votre tête, ces costumes antiques, ce roulement de timbales, ces cris que poussent à la fois huit ou neuf mille spectateurs, font une véritable impression... Elle redouble ; car la porte pesante s'ouvre... Tous les yeux cherchent le taureau attendu ;... il paraît, il s'élance.

C'est un animal furieux. Le ruban jaune qui tombe sur son col annonce qu'il a brouté la bruyère des environs de Valence ; ses cornes sont perçantes comme les traits les plus aigus ; des yeux de feu brillent sous son front large et noir : il frappe et jette sous lui la terre qu'il creuse de ses pieds. Il a déjà assouvi sa fureur. Débarassé de son cavalier que les *bandilleros* ont sauvé en attirant l'ennemi d'un autre côté, un cheval avec ses flancs ouverts, court dans l'arène qu'il ensanglante ; l'autre, couché, frappé d'une atteinte plus sûre, il ne se relèvera pas.

L'on applaudit. *¡Valiente!* s'écrie tout le peuple avec enthousiasme.

Le *picador* est aussi délivré, et tandis qu'il se relève, tout froissé de sa chute, le taureau déjà blessé poursuit le manteau d'écarlate qui donne le change à sa fureur. L'adroit coureur qui le tient devant lui, s'élance au moment d'être atteint... Il a sauté la barrière ; l'animal, c'était le plus léger que depuis long-tems l'on eût vu, franchit aussi l'obstacle ; il est dans la première galerie, dans la galerie la plus voisine du cirque.

Des cris s'élèvent : « Sauvez-vous ! sauvez-vous ! — Dieu ! Dieu ! un enfant !... — Il n'aura pas le tems. — Il est perdu, déchiré, mort ! »

Des étrangers se levèrent avec un mouvement d'horreur. — *¡Valiente!* s'écria un homme du peuple, de la place éloignée qu'il occupait, et en frappant la balustrade de son bâton.

Une femme, à côté de lui, devint pâle et tremblante... elle croyait que cette petite veste rayée... elle chercha dans sa poche, avec un mouvement difficile à rendre. Elle se rassit tranquillement... sa main avait rencontré la clé de sa maison. Elle attendait sans inquiétude la fin du combat de taureaux.

UN BAL EN RUSSIE.

Généralement, les bals russes offrent un caractère d'élégance et de grandeur que n'ont point les nôtres. L'exiguïté de nos salons contraste désagréablement avec la foule des invités ; la chaleur et la confusion étouffent le plaisir ; dès qu'on quitte l'aimable simplicité des réunions intimes, pour qu'une fête soit de bon goût, il faut que rien n'y manque, et que la magnificence s'y trouve : c'est ce qui existe à St-Petersbourg ; dans la plupart des maisons, quatre à cinq cents personnes peuvent circuler librement ; les pièces sont vastes, décorées avec splendeur, les danseurs ont le champ libre ; tout est espacé, tout porte l'empreinte d'une noble somptuosité.

Enfin, rien de plus magnifique qu'un bal paré à St-Petersbourg : la variété des uniformes, celle des ordres, la plupart en diamans, les femmes revêtues de robes sortant de l'algazil et couvertes de pierreries étincelantes, la profusion des fleurs, l'innombrable quantité de bougies, les sons d'une musique parfaite, le luxe oriental des rafraichissemens, l'aimable désordre des danses du Nord succédant à la grâce symétrique de nos contredanses qu'on appelle *quadrilles*, enfin la somptuosité du souper servi dans une longue galerie où toutes les femmes peuvent prendre place ; tel est le magnifique coup-d'œil qui charme le voyageur.

Je voudrais jouir de la surprise d'un de nos élégans transporté subitement dans l'une de ces brillantes assemblées ; peut-être au premier élan d'admiration, s'écrierait-il : « Ma parole d'honneur c'est mieux qu'à Paris. » Revenu de son étonnement, sans doute l'amour-propre français reprendrait ses droits, nous verrions notre fat s'armer de sa lorgnette, et nous l'entendrions dire tout bas : « Mais, doucement, j'aperçois des nuances, voilà des poses moins gracieuses, des physionomies moins gaies, moins expressives, des tournures moins dégagées, moins naturelles ; enfin, je ne retrouve point ce je ne sais quoi, cachet distinctif de nos Françaises ; n'importe, j'ai vu toutes les capitales de l'Europe, et malgré les huit cents lieues qui me séparent de la nôtre, je ne me suis jamais cru si près de mon cher Paris. »

Les Asiatiques s'émerveillent moins facilement que nous. Un seigneur persan assistait dernièrement à l'une de ces fêtes ; on le croyait ravi, mais lorsqu'on lui demanda comment il la trouvait : « Beaucoup trop bruyante, répondit-il ; je m'étonne que les seigneurs russes, ayant autant d'esclaves, se donnent la fatigue de danser eux-mêmes. »

LES CAMARADES DE FEU GEORGES IV.

Le feu marquis de Hastings fut certainement l'un des plus constants, le plus dévoué de Sa Majesté ; mais c'était un égaré.

velé très-peu propre à présider le conseil du roi. Toujours criblé de dettes, il empruntait toujours sur ses biens à venir et à un intérêt énorme. Ses domestiques, et il en avait un très-grand nombre, vivaient de bombances continuelles, et buvaient aux dépens de leur maître, les vins les plus chers et les plus exquis. Il avait aussi une bonne escorte de parasites, dont la plupart étaient de véritables sangsues. De ce nombre était Félix Mac Carthy, aventurier écossais qui, s'étant absenté une fois plus long-temps que de coutume de la place St-Jacques, fit porter à son amphytrion, par la personne que celui-ci avait envoyée savoir pourquoi il ne venait pas, une paire de souliers usés de l'orteil au talon, et lui fit demander s'il était décent qu'ainsi chaussé, il se permit d'entrer dans l'hôtel de son seigneur. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, si le prince et le marquis étaient toujours à court d'argent.

Parmi les compagnons de jeunesse du prince, il ne faut pas oublier George Hanger, depuis lord Coleraine, homme d'un caractère excessivement bizarre, non cependant dépourvu de talent, mais menant une vie déréglée au milieu de gens de bas étage. Dans ses dernières années, il alla habiter une méchante petite maison de campagne à Hampstead-Road, auprès de là. Il passait toutes ses soirées au cabaret, mais cela ne l'empêchait pas cependant d'être un des habitués du château. Peu de temps avant la régence, le prince lui dit un jour en riant : « George, nous sommes de vieux amis, et vous ne m'invitez jamais à dîner avec vous ; je serais bien aise maintenant de m'asseoir une fois à votre table. — Sire, répliqua-t-il, si vous voulez dîner comme moi, vous serez, plus que qui que ce soit au monde, le bien-venu chez moi. Seulement, fixez-moi le jour, afin de ne pas me surprendre. » Le prince donna son jour et ne fit pas défaut. Il aperçut d'abord quelques préparatifs de cuisine ; mais le dîner fut enfin servi par une servante, et il consistait en une épaule de mouton cuite au four avec des pommes de terre ; on y ajouta du porter. Quant au vin, l'historien, qui tient cette anecdote de Hanger lui-même, n'en parle pas. Le colonel Hanger hérita du titre de lord Coleraine en 1814, à la mort de son frère ; mais c'était le plus sanglant affront qu'on lui pût faire en lui écrivant que de commencer sa lettre par *My lord*. Il portait toujours au cou une mauvaise cravate de soie, et sous le bras un gros bâton bien séditieux. Il mourut en 1817, à l'âge de soixante-trois ans. Depuis quelques années, le roi l'avait écarté de ses parties de plaisir, à cause de ses mœurs grossières. Il avait été pendant un certain temps le grand pourvoyeur des plaisirs royaux ; mais aussi vicieux et aussi bouffon que Falstaff, il n'avait pas l'esprit vif et pétillant du gros Jacques.

Parmi les parasites du roi se trouvait aussi Henry Bate Dudley, vulgairement appelé le *Ferrailleur* ; son véritable nom était Bate (boute-feu) ; mais il y ajouta en 1784 celui de Dudley. Il succéda à son père dans la cure de North-Farmbridge, comté d'Essex, où il ne fixa jamais sa résidence. Il continua de demeurer à Londres et se mit à faire des pièces de théâtre, en même temps qu'il dirigea le *Morning Post*. En 1780, il avait fondé le *Morning Herald*, qui devint le journal à la mode. L'évêque Lowth l'ayant sommé d'aller au lieu où étaient ses fonctions ecclésiastiques, ou de les abandonner, il prit, pour conserver ses droits, la cure de Hendon. Là, il avait l'habitude de passer tous les dimanches la journée avec l'acteur Parsons, son grand ami, et entre l'office du matin et celui du soir il s'occupait à jouer avec lui au *cribbage* (jeu de cartes) dans la sacristie ! Lorsque le duc de Bedford fut élu vice-roi d'Irlande, il nomma Dudley chancelier de la métropole de Ferns, et lui conféra encore d'autres charges lucratives. En 1816, il obtint une des prébendes d'Ely. En 1812, le prince régent l'avait fait baronnet ; mais lorsqu'en 1807 on avait voulu amener lord Grenville à lui donner un évêché, il répondit par ces paroles de Saint-Paul : Un évêque ne doit pas être un batailleur.

Lorsque le prince transporta sa cour à Brighton, il prit à son service un Allemand nommé Louis Weltje. C'était un ancien faiseur de pain d'épices, qui vendait par les rues de petits gâteaux. Le prince, enchanté de ses manières et de ses pâtisseries, le prit à son service. Il s'éleva successivement au grade de cuisinier en chef et de maître d'hôtel à Carlton-House et au pavillon. Aussi son orgueil s'enfla-t-il en même temps que sa fortune ; il prenait souvent de grandes libertés avec son royal maître, et il poussa la présomption et l'impertinence jusqu'à s'attirer une destitution sans appel ; voici à quel propos. Il n'avait qu'une fille, dont il raffolait. Cette fille s'avisait d'épouser malgré lui son aide de cuisine. Weltje fut tellement humilié de cette mésalliance qu'il se plaignit amèrement à son altesse royale, s'éleva fortement contre l'ingratitude du jeune homme, et appuyant sur le déshonneur dont ce mariage couvrirait sa famille, il le supplia de renvoyer de suite le délinquant. Mais le prince, naturellement bon, répondit par un sourire, et conseilla simplement à Weltje de vivre en père avec les jeunes époux. Celui-ci, indigné, poursuivit ses plaintes jusqu'à ce qu'enfin le prince, poussé à bout, le renvoya de sa chambre et lui ôta presque aussitôt sa charge pour la donner à son gendre. Heureusement, Weltje avait amassé une belle fortune, et il se mit à bâtir plusieurs maisons à Brighton. Il établit aussi dans Saint-James street une maison d'escompte dont l'histoire serait fort curieuse. Il mourut subitement en 1800. (*George IV: Memoirs of his life and reign, etc. etc. by H. E. Lloyd.*)

COUTUMES CONVIVIALES DE DIFFÉRENTS PEUPLES.

Chez les Romains, on présentait aux convives, au commencement du dîner, un mémoire détaillé et complet du menu, afin qu'ils réservassent leur appétit pour les mets à leur convenance. Bien imaginé.

On sait que les anciens mangeaient couchés ou accoudés. On rangeait ordinairement les lits aux trois côtés d'une table carrée, en sorte qu'un côté restait libre pour le service : c'eût été pour ces maîtres du monde un supplice tantalien que de dîner assis à notre manière ; ce malheur ne leur arrivait que dans l'abattement du désespoir ; lorsqu'ils négligeaient tous les soins de leur bien-être, ou lorsque par austérité, ils s'imposaient des pénitences et des privations. On remarquait comme une singulière preuve de tristesse et de deuil que, depuis la bataille de Pharsale, Caton ne se coucha plus pour prendre ses repas, et Diodore compte parmi les plus rudes fatigues de

Pompée celle de manger assis lorsqu'il faisait la guerre. Vendôme, au contraire, quoique grand capitaine, soupait couché dans sa tente.

On demandait à Rome autant de cyathes (petits gobelets) qu'il y avait de lettres dans le nom de celui dont on portait la santé.

Parmi ces coutumes, plusieurs étaient religieuses ; mais c'est à la fin du repas que les anciens disaient leur *Benedicite* ; ils faisaient une libation au bon génie, et brûlaient une partie des restes. (Barbares !) Ce sacrifice se nommait *protervia*. Les convives, en prenant congé de leur hôte, recevaient de lui des présents. Cléopâtre, après le superbe ambigue qu'elle offrit en Cilicie à Marc-Antoine et aux officiers des troupes romaines, leur fit don des lits, de la vaisselle et de tout ce qui avait paru sur la table ; plus des litiers pour les ramener chez eux avec les porteurs eux-mêmes, qui étaient des esclaves africains. La gastronomie est généreuse de sa nature.

Le roi de Loango, en Afrique, a deux maisons pour réfectoires ; il mange dans l'une et boit dans l'autre. Il est permis de le regarder boire ; mais il est défendu, sous peine de mort, de le voir manger. Oh ! le bon petit roi !

Dans nos repas nous sommes assis sur des sièges : les Turcs sont assis par terre sur leurs talons ; les Romains étaient couchés ; les Japonais sont à genoux. Parmi nous, une table sert à plusieurs ; chez les Chinois, chacun a la sienne à part. Nous voulons nos viandes cuites et bien assaisonnées ; les Tartares les aiment crues, et les trouvent autrement sans goût et de pénible digestion. La poutargue, le caviar, mets qui font leurs délices, faits d'œufs de poissons salés, seraient des objets de dégoût et d'horreur pour nos portefaix.

Aux festins solennels des sacres de nos rois, les grands seigneurs servaient à cheval. « Au dîner du sacre de Charles VI, raconte Froissard, en 1380, les cinq oncles du roi, Brabant, Anjou, Berri, Bourgogne et Bourbon, s'assirent à sa table, et l'archevêque de Reims et autres prélats à sa droite ; et les servaient des hauts barons, le sire de Couci, le sire de Clisson l'amiral de la mer, messire Gui de la Trimouille, sur hauts destriers tout couverts et parés de drap d'or. »

ANNONCES.

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Le soussigné vient de recevoir et offre à des prix au-dessous de ceux d'Europe, les ouvrages suivants.

Œuvres de Voltaire, 75 vols 80, brochés, \$40 ; les mêmes reliés, \$75—Rousseau, 26 vols 80, reliés, \$26—Racine, 6 vols 80, brochés, \$6 ; les mêmes reliés, \$9—Molière, 6 vols 80, reliés, \$9—Bossuet, 21 vols 80, reliés, \$30—Cours de littérature de Laharpe, 18 vols 80, reliés, \$24—Le Sage, Gil Blas, 3 vols 80, reliés, \$5 ; le même broché, \$3 50—Vies des hommes célèbres de Plutarque, traduit par D. Ricard, 16 vols 180, brochés, \$5.

Tous les ouvrages ci-dessus, le Plutarque excepté, sont d'une édition uniforme, imprimés avec des caractères neufs sur de très beau papier.

Foreign and Classical Bookstore,
CHARLES DE BEHR, Director,
108 Broadway, New-York,
32 South-sixth-street, Philadelphie.

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guilloù dans leur propre langue. Il se réfère :

à New-York, aux docteurs	Alex. H. Stevens, J. W. Francis, J. J. Graves.	Professeurs de l'université de Maryland.
à Philadelphie "	R. Laroche Thos. Harris Samuel Baker	
à Baltimore "	R. W. Hall V. Potter, etc.	

Le docteur Guilloù recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole.

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines.	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 ^{er} fév. 1 ^{er} juin. 1 ^{er} oct.
3	Havre,.....	Keene.....	10 " 10 " 10 "
2	Chs. Carroll.	Clark.....	20 " 20 " 20 "
1	Ed. Quesnell.	Hawkins.	1 ^{er} mars 1 ^{er} juil. 1 ^{er} nov.
3	Henri IV.....	J. B. Fell.	10 " 10 " 10 "
2	France.....	E Funk.....	20 " 20 " 20 "
1	Sully.....	Macy.....	1 ^{er} avril. 1 ^{er} août 1 ^{er} déc.
3	François Ir.....	Skiddy.....	10 " 10 " 10 "
2	Erie.....	J. Funk.....	20 " 20 " 20 "
1	Formosa.....	Orne.....	1 ^{er} mai. 1 ^{er} sept. 1 ^{er} jan.
3	De Rham.....	Depeyster.	10 " 10 " 10 "
2	Ed. Bonnaffe.	Hathaway.	20 " 20 " 20 "

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel l'ainé.
Deuxième ligne, Bonnaffé, Boisgérard et Cie. ; agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer ; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston ; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournit lits complets, vins et abondantes provisions.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent ; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabricques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

Un jeune français qui a quelque connaissance des affaires commerciales, ainsi que des langues française et espagnole, désire se placer chez un négociant de New-York, ou de quelque autre ville des États-Unis, soit pour être employé dans des bureaux ou en voyage.

La personne qui publie cet avertissement, n'ayant en vue que le désir de s'occuper préventif, que si l'on jugeait convenable de lui accorder des émolumens en échange de son travail, elle en laissera le fixement entièrement à la convenance de la personne qui voudra l'employer ; et que, dans le cas où la place qui lui serait offerte présenterait quelque responsabilité, elle est à même de fournir le cautionnement qui lui est demandé.

Toute communication peut être dirigée au bureau de la poste de New-York, à A. B. C., boîte No. 100. 68—1f

SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New-York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Octobre 20, *extra class*, \$25,000, 10,000, prix du billet \$5
** Sylvester a vendu dans la loterie de jeudi dernier, le gros lot de \$50,000.

Très beau Papier de Poste français à vendre chez

A. THOISNIER DESPLACES, 32 Exchange-place.

DENTS INCORRUPTIBLES.

MM. PLANTOU père et fils, Chirurgiens Dentistes de Paris, premiers fabricants des dents incorruptibles, qui leur ont mérité depuis près de dix ans un certificat de la Société Médicale de Philadelphie, attestant la supériorité de cette espèce de dents artificielles sur toutes celles faites de matières sujettes à corruption, offrent aux habitants des États-Unis leurs services pour toutes les opérations de leur art. Ils placent de ces dents, qui ne changent jamais de couleur et ne contractent jamais de mauvaise odeur, depuis une seule jusqu'à des rateliers entiers, lorsqu'il ne reste plus une dent dans la bouche. Ils ont obtenu une patente pour la perfection qu'ils ont acquise dans la fabrication, la solidité et la durée de ces dents.

Leur résidence est à Philadelphie, quatrième rue Sud, No. 110.

61—1f

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talens distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la dérépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clair voyant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout posé en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autre frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité : étant habillé de contenir les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait ; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas : le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10.

44 6m

Avis important aux amateurs de la Danse de société et de la Walse, et principalement à ceux qui tiennent à profiter d'une bonne méthode d'enseignement :

ÉCOLE DE DANSE ET DE WALSE.

M. et M^{me} ACHILLE ont l'honneur de faire savoir que leur Ecole de Danse rouvrira le 2 octobre.

Prix par quartier \$12, et \$5 d'entrée pour les commençants.

Ils pourront donner chez eux ou en ville, des leçons particulières. S'adresser, pour le prix et conditions, à leur demeure, Walker street, No. 84. 63—8f

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du 20 au Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.	
Pica.....	36 cents.
Long-Primer.....	40
Bourgeois.....	46
Nonpareil.....	90
Diamond.....	\$2.
Small Pica.....	38 cents.
Brevier.....	56
Minion.....	70
Pearl.....	\$1 40

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis la Pica jusqu'à Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK,

Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise ; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandise, bagage, etc. ; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète ; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences ; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des États-Unis ; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes quantités des Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.